

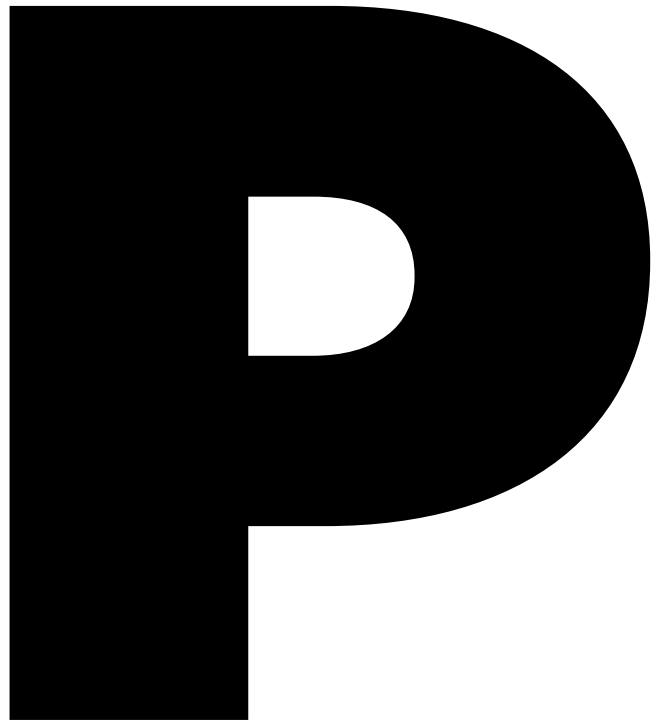
Le Magazine

Le Texas, c'est sensass.

La peine de mort, les Bush, les armes à feu... De cet Etat américain, on connaît le pire. Pourtant, ses villes, Austin et Dallas en tête, offrent un tout autre visage: musées de renommée internationale, festivals de musique ultrapointus, start-up dynamiques et géants du Net...
Porté par une économie florissante, le Texas attire une nouvelle population. Au point de faire de l'ombre à la Californie?

Au festival
Blues on
the Green,
à Austin,
en août.

PAR LOUISE COUVELAIRE — PHOTOS BEN SKLAR



ANTALON VIOLET, BASKETS VIOLETES, MONTRE VIOLETTE... Quand il aime, Howard Rachofsky ne compte pas. Dans son bureau, même la corbeille à papier est violette. Mais son penchant pour le violet n'est pas son obsession la plus onéreuse. Cet ancien magnat de la finance est aussi un passionné d'art moderne et contemporain. A 71 ans, il se consacre désormais entièrement à son « entrepôt » – The Warehouse, c'est ainsi que les lieux sont sobrement baptisés.

De l'extérieur, rien ne distingue ce bâtiment gris et anonyme logé le long d'une route bordée de petits hangars, dans un quartier du nord de Dallas, au Texas. Et pourtant, le trésor qu'il renferme a de quoi faire pâlir d'envie tous les musées du monde. Sigmar Polke, Jeff Koons, Marlene Dumas, Gerhard Richter... La collection, composée de plus de 900 œuvres, est époustouflante. Gratuit – « *parce que l'art doit être accessible à tous* », insiste le maître des lieux –, mais uniquement visible sur rendez-vous, l'entrepôt n'a pas de gardiens postés à l'entrée des salles d'exposition. Seulement une poignée de guides, des « instructeurs » comme les appelle Howard Rachofsky. Pas de notices explicatives à côté des œuvres non plus. « *Nous voulons créer une expérience personnelle, différente de celle des musées* », explique-t-il. A sa mort, c'est le musée d'art de la ville qui héritera de sa collection.

A Dallas, les collectionneurs privés comme Howard Rachofsky sont légion. « *Le Texas ne sait pas se vendre et conserve une image très rétrograde, largement véhiculée par nos politiciens, alors que cet Etat évolue et devient culturellement très riche* », défend-il. Politiques aux diatribes illuminées contre le mariage gay et l'avortement, conspirationnistes craignant une invasion par les « troupes d'Obama », sudistes à l'ancienne rêvant de sécession, armes à feu autorisées sur les campus universitaires... le Texas se traîne une réputation d'eldorado pour conservateurs accros à la sainte trinité « made in USA » : Dieu, les armes à feu et la Constitution. Pourtant, en 2013, le magazine *Time* titrait sa « une » : « Pourquoi le Texas est l'avenir de l'Amérique ». Et, depuis quelques années, les grandes villes de l'Etat – Austin, Dallas, San Antonio et Houston – figurent dans le top 10 des cités les plus performantes d'Amérique. Si bien qu'ici on parle du « miracle texan » pour évoquer son boom économique. •••



“Le Texas conserve une image rétrograde véhiculée par nos politiciens, alors que cet Etat devient culturellement très riche.”

HOWARD RACHOFSKY, COLLECTIONNEUR



Dallas compte de nombreux collectionneurs privés comme Howard Rachofsky (1). Cet ancien magnat de la finance passionné d'art moderne et contemporain détient une collection de 900 œuvres visibles sur rendez-vous à The Warehouse. Au mur, *Spokesman*, de Christopher Wool (1989), et au premier plan, *Untitled (Air Bed)*, de Rachel Whiteread (1992). 2: *Toward Great Becoming*, de Jim Hodges. La ville abrite le plus important « art district » des Etats-Unis conçu par les plus grands architectes, tel Rem Koolhaas, qui a imaginé le Dee and Charles Wyly Theatre (3).



••• Sa bonne fortune, le Texas la doit aux ristournes fiscales particulièrement alléchantes (il fait partie des quelques Etats américains qui ne prélèvent pas d'impôt sur le revenu); à ses sous-sols riches en hydrocarbures; à la fracturation hydraulique, qui permet d'exploiter le gaz de schiste; à ses réglementations, peu nombreuses et peu contraignantes; à la main-d'œuvre mexicaine bon marché... Résultat: dans cet Etat un peu plus grand que la France et deux fois et demie moins peuplé (un peu moins de 27 millions d'habitants), le taux de chômage est inférieur à la moyenne nationale (4,2 % contre 5,4 %). De quoi attirer de nouvelles populations, plus progressistes, changer le visage de la politique – du moins dans les grandes villes – et se construire une nouvelle image, plus sophistiquée.

Ainsi, à Houston, le maire est une femme homosexuelle, tout comme le shérif du comté de Dallas, hispanique de surcroît. Parmi les signes les plus visibles de cette métamorphose, ce nouvel attrait pour l'art sur la terre historique des derricks. Fort Worth, Houston et Dallas ont ainsi vu pousser musées, théâtres et opéras. La ville de J. R. Ewing s'enorgueillit aujourd'hui d'abriter le plus important « art district » des Etats-Unis: cinq musées répartis sur trois pâtés de maisons du centre-ville. La démarche a séduit les plus grands noms de l'architecture, avec, sur quelques kilomètres carrés, les bâtiments de cinq lauréats du prestigieux Pritzker Prize. Le Nasher Sculpture Museum a été conçu par l'Italien Renzo Piano, le Symphony Center par l'Américain d'origine chinoise Ieoh Ming Pei (l'architecte de la pyramide du Louvre), la Winspear Opera House par le Britannique Norman Foster, le Dee and Charles Wylie Theatre par le Néerlandais Rem Koolhaas, le Perot Museum of Nature and Science par l'Américain Thom Mayne. « Lorsque Renzo Piano est venu voir les lieux pour la première fois, au début des années 2000, il a été arrêté par la police parce que les agents pensaient qu'il s'était perdu au milieu des terrains vagues et des parkings ! », raconte Jed Morse, conservateur du Nasher Sculpture Museum.

AVEC SES BOULEVARDS À SIX VOIES ET SES BUILDINGS briqués comme des sous-neufs, la capitale des centres commerciaux XXL a encore du chemin à faire avant d'achever son lifting. Traversée par un nombre ahurissant d'autoroutes, Dallas est impraticable à pied. Pour passer d'un quartier à l'autre, il faut emprunter au minimum trois voies rapides. Un règne du tout-voiture auquel certains veulent mettre un terme. « Nous voulons faire du centre-ville, autrefois désert et consacré à tout-voiture, un quartier vivant », explique Michael Tregoning. Avec son crâne rasé, son total look black (jean, tee-shirt et bottes de rancher) et ses lunettes cerclées d'ivoire, le directeur financier du groupe Headington n'a pas franchement le profil type du numéro deux d'un géant du pétrole texan. Il nous a donné rendez-vous au restaurant CBD Provisions, situé au rez-de-chaussée de l'hôtel Joule, nouveau carrefour du tout-Dallas chic et branché. Ouverte en 2013, cette « brasserie américaine » à la déco de loft new-yorkais – cuisine ouverte sur la salle, parquet en bois de récupération et murs en briques – a fait sensation il y a quelques mois avec son nouveau plat à 43 dollars (39 euros), « la tête de cochon carnitas », servie avec tortillas et salsa. Ces dernières années, le groupe – dont le fondateur, « l'invisible » Tim Headington (il n'apparaît jamais dans les médias), s'est également lancé dans la production de films (*Argo*, *World War Z*, *Hugo Cabret*...) –

a fait l'acquisition d'une douzaine d'immeubles en centre-ville, certains en cours de rénovation, d'autres, déjà réhabilités, tel l'hôtel Joule, qui abritait autrefois une banque.

Inauguré en 2008 lors d'une soirée présidée par le réalisateur Martin Scorsese, cet établissement cinq étoiles héberge désormais des restaurants, une boutique de vêtements, un coffee shop... Et, dans son lobby, des œuvres d'art issues de la collection de Tim Headington, dont la plupart des clients ne soupçonneraient pas la valeur. Ainsi, un tableau d'Andy Warhol, accroché à côté de la réception.

Ce pari immobilier, Headington ne l'a pas fait au hasard. Dallas attire de plus en plus de cadres supérieurs et d'entreprises, comme Toyota Motor Corporation qui a choisi de quitter la Californie. Les promoteurs immobiliers se frottent les mains: « On construit comme des fous, se réjouit Lucilo Peña, président du développement chez Billingsley. Normalement, j'ai en moyenne deux immeubles de bureaux en construction et 600 appartements. Aujourd'hui, nous menons six projets d'immeubles de bureaux et 2 000 appartements. Pour le même niveau de qualité, nous sommes de quatre à cinq fois moins cher que New York. » « Dallas a le vent en poupe, mais personne ne voudra y rester si nous n'arrivons pas à réinsuffler de la vie et de la convivialité, analyse Michael Tregoning. C'est le défi que nous nous sommes lancé ! »

Suffisant pour faire de Dallas la rivale d'Austin? En matière de « cool attitude », la capitale du Texas a plus d'une longueur d'avance. « Lorsque vous êtes jeune et que vous cherchez une ville sympa, mais que vous n'avez ni les moyens de vivre en Californie ou à New York, Austin s'impose », affirme Katie Webb. Originaire de Monterey, en Californie, cette jeune femme de 27 ans s'y est installée voilà quatre ans. Et entend y rester. Gérante du Austin Art Garage, une galerie d'art installée au bout d'un chemin de terre, dans le centre, et réservée aux artistes qui habitent la ville, elle fait partie de ces hordes de jeunes hipsters qui viennent des quatre coins des Etats-Unis étancher ici leur soif créatrice. Start-uppers, musiciens, artistes... Austin compte 150 nouveaux venus chaque jour! En vingt ans, la population a quasiment doublé, pour atteindre aujourd'hui 885 000 habitants. Et elle approche les 2 millions dans toute l'agglomération. Avec l'un des taux de chômage les plus bas d'Amérique: 3 %.

Katie Forrest et Taylor Collins ne quitteraient leur ville natale pour rien au monde. « Mon Dieu! Jamais je n'irai en Californie, s'exclame la jeune femme. Ils ne pensent qu'à bosser! » A 28 et 32 ans, ce charmant petit couple aux joues roses est en réalité un redoutable business-tandem. Ce sont des « serial entrepreneurs », comme on les appelle ici, des créateurs d'entreprises en série. Leur dernière start-up, Epic Bar, fait un carton. Leurs barres protéinées à la viande (bison à la canneberge, poulet aux graines de sésame, mouton à la menthe, bœuf à la pomme, porc à l'ananas, dinde aux amandes) se vendent comme des petits pains: plus d'un million le mois dernier.

Austin, plus discrète que ses grandes sœurs des Côtes est et ouest, fait depuis longtemps partie des creusets de la contre-culture américaine. Mais la « capitale mondiale de la musique live », comme elle se définit elle-même, a été propulsée sous le feu des projecteurs grâce au festival South by Southwest (SXSW) qui se déroule chaque année depuis 1987 au mois de mars. Autrefois confidentielle, cette manifestation « trois-en-un » (musique, cinéma et nouvelles technologies) est devenue un rendez-vous incontournable des artistes et des entrepreneurs du Web. C'est ici que Twitter a véritablement pris son envol. Les géants du Net ne s'y trompent pas: les « campus » d'Apple, Facebook et Google ne cessent de s'agrandir •••



Même si l'«art district» contribue à changer Dallas (1: l'AT&T Performing Art Center), la ville reste traversée par des autoroutes. On est encore loin de la qualité de vie offerte par Austin: 2, située sur la commune, Barton Creek se trouve à moins de 4 km du centre-ville; 3, le festival Blues on the Green, dans le parc Zilker. Au fond, la skyline d'Austin en plein développement. La ville attire 150 nouveaux habitants chaque jour.

Dans la région d'Austin,
même les créateurs
d'entreprise prennent
le temps de vivre.
“Mon Dieu, jamais je
n'irai en Californie. Ils ne
pensent qu'à bosser!”





Les sous-sols riches en hydrocarbures (1) qui ont fait sa fortune n'ont pas empêché le Texas de développer l'éolien. Cliff Etheridge (2), 72 ans, a ainsi été à l'origine de la deuxième plus grande ferme éolienne du monde (3). Situées à Roscoe, ses 631 turbines alimentent en électricité 265 000 foyers texans.



Les hommes politiques texans mènent la charge contre la taxe carbone. Pourtant, l'Etat est à la pointe des énergies renouvelables. C'est même le numéro un de l'éolien aux Etats-Unis.



••• pour accueillir des employés de plus en plus nombreux. Tandis que les petits poucets du Web fleurissent chaque jour davantage. Au point que certains appellent cette région la seconde Silicon Valley.

Pas question cependant de copier la recette californienne. Ici, on se félicite de ne pas vivre reclus dans son entreprise. Chez Epic Bar, ni table de ping-pong plantée au milieu des bureaux ni flipper à côté de la machine à café. Dans les locaux des plus grandes success stories austinites, les sites HomeAway (locations de vacances) et RetailMeNot (coupons de réduction), il y a bien des hamacs et des couleurs vives aux murs, mais pas de salles de jeux grands formats pour adolescents, comme on les affectionne à Palo Alto. « *Pour se détendre, on sort de l'entreprise ! Rivières pour se baigner, pistes cyclables en pleine forêt... C'est cette qualité de vie qui fait le charme d'Austin et attire les gens de New York ou de Californie* », explique Justin Halloran, qui a fait partie des premiers salariés d'eBay, avant de participer aux lancements de HomeAway et de RetailMeNot. Il a créé, il y a quelques mois, un nouveau site, Deily.org, une plate-forme d'échanges et de discussions sur les religions. « *Peu importe combien je gagnais à New York ou à San Francisco, de toute façon, ça n'était jamais assez*, poursuit-il. *Ici, on ne chasse pas le billet vert, on est en quête du nouveau restaurant, du nouveau bar, du prochain concert...* »

Austin cultive avec soin l'esprit « cool » et « écolo » qui a fait son succès. Louis Grachos, 58 ans, canadien d'origine, directeur du musée Contemporary Austin depuis deux ans et demi, appelle ça « *une rébellion tranquille contre le conformisme* ». Gare aux grandes enseignes qui tentent de s'installer en centre-ville, elles ont vite fait de plier bagages, faute de clients, lesquels prennent un malin plaisir à les bouder pour les bouder hors du périmètre. Ici, on ne « shoppe » pas chic, on achète seconde main. Et local. Le « food truck » est une véritable institution : il y en a à tous les coins de rues, des centaines dans la ville. Tout comme les « dive bars », sortes de « rades », des bars un peu miteux aux antipodes des bistrot à thème à la déco soignée des quartiers branchés de New York et San Francisco.

DANS UN TEL BIOTOPE, LE MAIRE DE LA VILLE ne pouvait pas être républicain. Le démocrate Steve Adler, 59 ans, a été élu en janvier. Son bureau est niché en centre-ville, dans un immeuble postmoderne et biscornu, de cuivre et de verre, achevé en 2004, qui semble défier le vieux Capitole, situé à l'autre bout de la ville. Cet imposant bâtiment de style néorenaissance en granit rose datant de 1888 est visible à des kilomètres à la ronde avec son dôme qui dépasse de 4 mètres celui du Capitole de Washington. Il abrite les bureaux du gouverneur et la législature de l'Etat. C'est ici que siègent les députés et sénateurs de l'Etat, parmi les plus conservateurs du pays. « *Ils défont tout ce que nous faisons*, raconte Steve Adler. *Dès que j'adopte une mesure un peu progressiste, ils votent une loi pour l'empêcher. Alors, j'adopte leur langage en parlant business : j'essaie de les convaincre qu'il est important pour le Texas de diversifier son portefeuille urbain, de leur expliquer que toutes les villes ne doivent pas se ressembler...* » Et au Texas, Austin ne ressemble à aucune autre.

Aujourd'hui, pourtant, le maire doit relever son plus grand défi : réussir à préserver cette âme bohème qui fait son identité. L'expansion de la ville menace la devise « Keep Austin weird » (« Qu'Austin reste bizarre »). « *La ville reste de deux à trois fois moins chère que les grandes cités des côtes, même s'il devient de plus en plus difficile de maintenir son caractère abordable*, concède Steve Adler. *La question n'est plus de freiner la croissance, comme le réclament certains, car c'est impossible, mais*

de la gérer au mieux : nous allons tenter d'innover et de nous associer avec des entrepreneurs pour trouver des solutions. »

Au Texas, l'innovation se manifeste aussi sur un terrain où l'on n'attendait pas cet Etat qui doit tant à l'or noir : les énergies renouvelables. En même temps que compagnies pétrolières et propriétaires de terrains se jetaient à corps perdu dans l'extraction du gaz de schiste, générant un boom économique sans précédent, d'autres ont choisi de se laisser porter par le vent. Cliff Etheridge a 72 ans, le crâne rasé, un chapeau de cow-boy, des bottes de rancher et un bras en moins. Coupé par une machine à égrener le coton (qu'il a cultivé pendant plus de quarante ans). Ce géant de 1,92 mètre, auteur d'un livre sur la chasse aux crotales, a pris sa retraite en 2002. C'est son fils, Scott, un grand gaillard barbu de 37 ans, qui a repris la ferme familiale. Mais avant de tirer sa révérence, Cliff s'est lancé dans une aventure qui a changé la vie de la petite ville poussiéreuse de Roscoe, à l'ouest du Texas. Il y a presque quinze ans, il a flairé la bonne opportunité. Il n'y connaissait rien, aux « moulins à vent », mais il se rend vite compte que la situation géographique de Roscoe, où le vent souffle en permanence, est idéale. Consciencieux, il part suivre un séminaire de formation à New York, organise des réunions avec près de 400 fermiers et démarche plusieurs entreprises du secteur énergétique. Il finit par en convaincre un, le géant allemand E. ON. C'est ainsi que, en 2009, est achevée la plus grande ferme éolienne au monde (la deuxième aujourd'hui), avec 631 turbines. De quoi alimenter en électricité 265 000 foyers texans. « *Pour ne pas faire de jaloux, nous avons négocié le même contrat pour tout le monde*, explique-t-il. *Personne n'est devenu riche, mais cela nous permet de survivre et d'attirer de nouveaux emplois.* »

Aujourd'hui, le Texas est à la pointe des énergies renouvelables. C'est même le numéro un de l'énergie éolienne aux Etats-Unis. Alors que ses représentants politiques mènent la charge contre la taxe carbone et vilipendent les aides publiques, l'Etat a octroyé pendant plusieurs années, sous la présidence de George W. Bush, des crédits d'impôt destinés à produire de l'éolien. En 2005, le Sénat de l'Etat a approuvé la construction d'une « autoroute des énergies renouvelables », un gigantesque réseau de lignes à haute tension de 5 800 kilomètres servant à acheminer l'énergie solaire et éolienne. Cette infrastructure, dont le coût s'élève à 6,8 milliards de dollars, a permis à l'énergie éolienne de décoller. Cette conversion à l'éolien n'a cependant rien d'un geste militant. Il s'agit uniquement d'une question d'argent. « *Nous sommes trop occupés à survivre pour nous préoccuper de la planète* », tranche Chiff Etheridge. Avant de conclure, comme un rappel à l'ordre : « *N'oubliez pas que vous êtes au Texas !* » ☘